

LA PLUS SUAVE DES FLEURS

*L'amour est une tendre rose
Tout éclatante de fraîcheur ;
Plus on la cultive et l'arrose,
Plus elle prend racine au cœur.*

*Dans le jardin de la nature
C'est la plus suave des fleurs :
Le Zéphyr pour elle murmure,
L'aurore lui verse ses pleurs.*

*Son doux parfum enivre l'âme,
Son aspect charme le regard ;
Le papillon lui prend sa flamme,
L'abeille son miel et son dard.*

*Adam, au jardin de délices,
Comme Eve s'éprit du rosier ;
Dieu, pour éprouver ces caprices,
Défendit le fruit du pommier.*

*Ah ! fuyons bien loin de ses charmes
Si la main ne peut la cueillir :
La tendre rose a ses larmes...
Et le cœur, hélas ! son soupir !*

St. Gervaise P. Jassé

LA SAINT-NICOLAS

(Suite et fin)

Cela ne dit pas, jusqu'ici, pourquoi je suis possédé de cet âpre désir de l'or ? C'est si beau, l'or ! si doux au toucher ! Je le sais bien, voyons : j'ai eu cette jouissance... que j'étais donc heureux alors ! Tous les soirs, je le comptais ; je l'enfermais avec des précautions infinies... une partie (quelques pièces) je les glissais sous mon oreiller : il me semblait m'endormir dans une musique argentine, céleste, produite par ces pièces dansant une folle sarabande dans leur enveloppe de cuir... de frais éclats de rire, des gaités exubérantes, des chants, des bénédictions !...

Des bénédictions ? de l'or ? de la part de l'or ?...

Eh ! oui, de l'or, de la part de l'or ! Oh ! que je vous aimais, petites pièces jaunes, claires, pleines de pétulance, de sourires, de bonheur ! Ma grande crainte était de ne plus vous avoir... vous étanchiez tant de larmes ! Que vous étiez donc accueillies avec joie lorsque vous arriviez là où les pleurs se glaçaient sur ces jolis petits visages, parce que, depuis plusieurs jours, l'âtre était sans feu !... là où la mère, d'un regard hébété, suivait ses enfants—qu'elle aime autant, riches dames, que vous aimez les vôtres !—furetant dans les coins nus, vides, cherchant des miettes de pain qu'ils n'y pouvaient trouver !... là où le pauvre père, fou de douleur et de rage, voyait des créanciers intraitables saisir son unique table boiteuse, sa dernière chaise brisée, son bahut—souvenir de son père, de son grand-père !—pour payer son loyer ou satisfaire son boulanger !

Que de sombres drames dans ces pays si bien dénommés ici : "les vieux pays !" Et ici ?... j'ai vu les mêmes cas, j'y ai été mêlé : mais le pauvre père a, du moins, gardé ses meubles !

Ici vous êtes bons, vous ne laissez point votre semblable mourir de faim !...—Est-ce bien sûr ?... Et Montréal n'emprunte-t-elle pas aux grandes villes de là-bas leur manque de cœur ?

Tout pour les affaires ou le plaisir ! Ne nous parlez pas de souffrance quand nous jouissons !

Vous jouissez ?... sans aucun remords, vous entendez la plainte enrouée de l'enfant tendant, au coin d'une rue, sa petite main bleuie par le froid ? sans aucune pitié, vous spéculiez sur l'absolu et pressant besoin de ce père de famille, l'accablant d'ouvrage mais le payant le moins possible, quand vous savez que le salaire doit—doit, entendez-vous ?—être proportionné à la somme de travail fourni ? Mais non : vous dites au malheureux osant vous faire remarquer votre suprême et lâche injustice : "Vous n'êtes pas content ? —Allez-vous-en : demain, j'en aurai trente, cinquante pour vous remplacer !" Oh ! que vous êtes

barbares, maîtres qui ne voulez accomplir aucun de vos devoirs ! Patience ! vous aurez votre tour.

Oui ! j'aimerais mon porte-monnaie toujours bourré de billets et d'or : pauvres petits enfants chéris, vous auriez non seulement vos étrennes, mais du pain chaque jour.

Je suis furieux contre Saint-Martin : il a eu le courage, lui, tout en étant encore soldat de donner, la moitié de son manteau à un pauvre... et je ne suis qu'un lâche, n'osant donner la moitié, ni même le quart du mien, sous prétexte que je n'en ai qu'un !

Mon père !... oh ! lui, il donnait même les souliers qu'il avait aux pieds !...

C'est insensé... mais c'est tout simplement divin !

L'hiver va être rude : donnons pour les étrennes aux Enfants pauvres, mais je vous en supplie, donnons à manger aux pauvres !

Je vois des vers magnifiques de nos brillants étudiants en droit : ils sauront, disent-ils, défendre le pauvre, l'opprimé, et cela par devoir.—Ils ont raison.—Qu'ils organisent une fête comme les étudiants savent les faire : cette fête, au profit des pauvres, rapportera beaucoup, séchera tant de larmes !

Ils seront bénis des pauvres (cela porte bonheur !) et des hommes : Dieu ratifie ces bénédictions.

FIRMIN PICARD.

LES MYSTÈRES AU MOYEN-AGE

Au Moyen-Age, il y avait des théâtres et des représentations comme aujourd'hui, mais les pièces, les acteurs, le lieu de la scène étaient bien différents.

Le sujet le plus ordinaire des représentations était la Passion ou la Nativité de Jésus-Christ ; quelquefois aussi c'était l'histoire d'un martyr. Cela s'appelait un *mystère*. On ne voyait pas de fête importante, à Paris, sans un mystère. Le peuple se rendait en foule et suivait avec intérêt, avec passion, les diverses péripéties du drame.

Les acteurs qui représentaient les *mystères* formaient une confrérie. Les plus célèbres étaient les *Confrères de la Passion*, nom qu'on leur donna parce que ordinairement ils représentaient la Passion de Jésus-Christ. Ils allaient de ville en ville représentant presque uniquement le même sujet, de sorte que chaque acteur passait sa vie à jouer un seul rôle, et finissait par s'identifier avec son personnage. Le public ne se lassait pas, parce qu'on avait alors moins de distractions, moins d'idées et plus de naïveté. D'ailleurs, la représentation d'un *mystère* était une sorte d'événement, presque une fête nationale.

Pour annoncer le spectacle, les acteurs, revêtus de leurs costumes, faisaient, dès la veille, des *moutres* dans les rues de la ville. La scène se dressait en plein air, sur la principale place. A l'heure dite, les spectateurs arrivaient en foule—débouchaient de toutes les rues ; les fenêtres, les balcons, étaient encombrés. On accourait de plusieurs lieues à la ronde. Les communautés, les confréries, les échevins étaient animés d'une grande émulation pour voir les décorations, les costumes. Toutes les villes luttaient pour déployer le plus grand luxe et posséder la meilleure troupe.

La foi de nos pères était si vivace, que plusieurs acteurs prenaient leur rôle au sérieux : ils pleuraient et riaient pour leur propre compte. Les spectateurs étaient aussi très émus. Quand Judas trahissait son divin Maître, c'était dans la foule, des murmures d'indignation et chacun s'empressait de le couvrir de malédictions. Lorsque les bourreaux élevaient en croix un homme très vivant, et l'attachaient solidement avec de fortes cordes, c'était une explosion générale de douleur dans toute l'assemblée ; tous les assistants, même les vieux soldats, essayaient leurs larmes ; et plusieurs conversions ont été causées par les *Mystères*, qu'on suivait toujours avec plus d'intérêt qu'un sermon. On a vu des représentations durer plusieurs journées consécutives, sans que les assistants parussent fatigués. On élevait des tentes autour du théâtre, on rêvait, la nuit, des perfidies de Judas et de la méchante femme d'Hérode ; et, dès le point du

jour, la foule se pressait encore autour des acteurs avec la même passion, le même zèle que la veille.

Après l'ascension, lorsque tout paraissait terminé, le diable arrivait avec ses cornes et emportait sur ses épaules Judas, Hérode et tous les bourreaux.

Outre le drame principal, tiré ordinairement de l'Ancien et du Nouveau Testament, les confrères donnaient aussi un intermède joyeux. C'était alors des lazzi, des coq-à-l'âne à n'en plus finir, et le peuple qui assistait aux *Mystères* enchérissait encore sur ces divertissements burlesques.

Il n'y a pas soixante ans, on jouait encore des *Mystères* en Bretagne. Un surtout, intitulé : *Sainte-Geneviève de Brabant*, qui finissait par le supplice du perfide Golo, obtenait un succès sans égal.

Les jeunes gens amenaient deux chevaux, qu'on attachait, par de longues cordes, aux jambes d'un homme, et on lançait ces chevaux dans deux directions opposées. Le patient risquait sa vie à ce jeu cruel et barbare, et, bien souvent, les autorités ont dû intervenir pour le délivrer ; sans quoi, les bourreaux prenaient leur rôle au sérieux et ils auraient bien pu envoyer le perfide Golo représenter des *Mystères* dans l'éternité.

Paul Calmet.

UNE PRÉSENTATION

Permettez-moi, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, de vous présenter un collaborateur, nouveau pour vous, mais écrivain de talent, journaliste depuis trente ans et plus, n'ayant jamais varié dans ses convictions—ce qui est surprenant !

C'est M. Gustave Vekeman, ou Jean des Erables, si avantageusement connu au Canada, qu'il suffit de citer son nom. Je ne puis faire sa louange, pour deux excellentes raisons. La première, c'est que je n'en suis pas capable (c'est franc, du moins !) ; la seconde, c'est qu'il ne me le pardonnerait pas.



Photo. Laprés & Lavergne

M. G. VEKEMAN

Je vous ai déjà confié bien des secrets : j'ai tant de confiance en vous, que je vais vous en dire un nouveau, un grand !

Henri Conscience, le brillant auteur de tant de jolis livres bien connus au Canada, le favori des peuples de France, de Belgique, etc., dont les rois Léopold Ier et Léopold II, et d'autres, s'honoraient d'être les amis, faisait ainsi un jour l'éloge de M. Vekeman : "Vous écrivez fort bien, et vous plaisez, parce que, vous et moi, nous connaissons, nous aimons le peuple, et que, naturellement, le peuple nous aime, nous connaît !"